

Femme et travail. Enjeux et perspectives de l'activité féminine en Suisse. Travaux réunis par Béatrice Despland. Lausanne, éd. Réalité sociale, 1991.

Agnès Pitrou

Numéro 36, automne 1996

Politiques familiales et vies de femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/017727ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/017727ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (imprimé)

1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pitrou, A. (1996). Compte rendu de [*Femme et travail. Enjeux et perspectives de l'activité féminine en Suisse*. Travaux réunis par Béatrice Despland. Lausanne, éd. Réalité sociale, 1991.] *Lien social et Politiques*, (36), 162–162.
<https://doi.org/10.7202/017727ar>

Profanes ou techniques, les services à la famille sont pris dans une contradiction qui superpose les attentes des familles employeurs et des professionnels employés. Cette situation conduit à un paradoxe. Les éléments d'affection, d'amour ou d'amitié, qui forment une composante importante du service relationnel à la famille, ne peuvent être construits comme des entités professionnalisables et rémunératrices. Cette composante du service, qui nécessite pourtant des compétences singulières, parfois très complexes à manier, se traduit par une impossible professionnalisation et par le maintien de ces travaux dans le cercle déqualifié du travail domestique. Toute tentative de professionnalisation se base *a contrario* sur la nécessaire « mise à distance du familial » et sur une segmentation technicienne du service. Dans cette troisième section, Guido de Ridder et Claude Legrand à propos des nourrices, Bruno Duriez à propos des travailleuses familiales, Vincent Caradec à propos des aides-ménagères, explorent tour à tour les différentes facettes de cette contradiction. Mais, là encore, les effets de la hiérarchie sociale sont sensibles. Au contraire des classes populaires ou précarisées, pour lesquelles le codage « amour » semble un passage presque obligé, les familles plus favorisées, maîtrisant mieux un projet éducatif ou thérapeutique global, autorisent une ouverture de ces services vers la professionnalisation.

Au travers de l'évolution historique des formes et des usages de l'habitat, Monique Eleb montre comment fluctuent les « frontières de l'intime », le passage du dedans au dehors. Qu'il s'agisse des relations de la famille vers l'extérieur, des membres de la famille avec la domesticité, ou des relations entre les membres d'une même famille, l'évolution du logement révèle des formes différenciées de la représentation de l'intimité. À la notion de « sas », sorte de vitrine qui permet de recevoir le non-intime au sein même du logement familial, évoquée par cet auteur, on peut faire correspondre l'analyse de Marianne Modak sur les réseaux différenciés de sociabilité. L'accueil au domicile constitue une sorte de « privilège » qui, d'après les résultats de son enquête, se partage assez également entre la parentèle et les réseaux amicaux. Du point de vue de la sociabilité, les relations de parenté sont

devenues des relations comme les autres, sans prérogatives particulières, dénotant ainsi une certaine porosité du cercle familial.

Le dernier chapitre de cet ouvrage, basé sur des contributions de Yannick Lemel, Geneviève Favrot-Laurens et Michel Lallemant, aborde la question de l'externalisation. L'enquête « modes de vie » CNRS-INSEE permet de tracer quelques repères des tendances à l'externalisation des activités domestiques en fonction de l'âge, de la catégorie socio-professionnelle ou de la taille du ménage. Tout se passe comme si la propension à l'externalisation provenait de la faiblesse de la socialisation domestique, conjuguée à la richesse de la socialisation externe. Se dégage ainsi un « centre » idéal-typique : la famille des classes moyennes d'âge moyen, qui semble moins propice à l'externalisation des tâches que les situations extrêmes, jeunes ou vieux, ménages précarisés ou ménages des classes supérieures marqués soit par de plus faibles ressources internes soit par une tension vers l'extériorité professionnelle ou sociabilitaire. Par un biais plus qualitatif, Geneviève Favrot-Laurens marque bien la force rémanente du modèle de la mère au foyer, « huilant incessamment les mécanismes fonctionnels et affectifs du domestique ». Cette posture continue de soutenir le modèle familial malgré les dissonances qu'introduisent l'activité féminine, la précarisation ou l'allongement de la durée de vie. Cela explique pour beaucoup que les services à la famille ne se développent que « par défaut ».

Enfin, Michel Lallemant montre bien l'ambiguïté qui règne aujourd'hui à propos du passage du domestique aux activités monétaires. Cette contribution est l'occasion d'un débat sur l'extension des « petits boulots », dont on sait qu'André Gorz s'est fait le critique². Assimilant monétarisation et servilité, cet auteur dénonce la tendance des sociétés post-industrielles à développer une nouvelle domesticité qu'il propose de combattre par le refus d'une monétarisation accrue des services de proximité et un renouveau de l'autogestion collective de ces activités. Ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage que de revenir sur cette thèse. En montrant de façon très claire que la professionnalisation des services s'oppose en tout point à la subordination au familial, au totalitarisme de

l'intime, bref à la servilité, les différentes contributions de cet ouvrage collectif font pièce à l'hypothèse de Gorz qui lie monétarisation et domesticité. Du même coup, les perspectives ouvertes par les tenants de l'économie solidaire, attentifs aux modalités de la construction sociale de l'offre de services, prennent ici tout leur sens³.

Le développement des services familiaux pose à la société des problèmes complexes que la simple solvabilisation ne saurait résoudre. Le contenu symbolique des activités domestiques et la force du modèle familial expliquent que l'externalisation ne soit souvent qu'une substitution « par défaut ».

Pourtant, l'émergence de nouveaux modèles et de nouvelles pratiques, à propos desquels Jean-Claude Kaufmann parle de « stratégie managériale » de certaines familles, correspondant à une production collective des compétences individuelles de chacun des membres de la famille, permet de penser que les services aux familles sont appelés à se développer.

Ce dernier constat recoupe pour une part les conclusions du dernier ouvrage de François de Singly⁴, qui met l'accent sur les nouvelles dynamiques plus constructivistes, plus positives du couple et de la famille, dépendant désormais moins d'une norme traditionnelle, d'obligations incorporées, que d'un mouvement « d'individualisation positive » de nos sociétés modernes. Cette nouvelle donne devrait affecter l'avenir des services à la famille et modifier le système de contradictions qui en marque le développement actuel.

Jean-Noël Chopart
MIRE

Notes

¹ Voir les travaux du Groupement de recherche « famille » du CNRS, animé par François de Singly.

² Dans son ouvrage *Métamorphoses du travail. quête de sens* (Paris, Galilée, 1988).

³ Jean-Louis Laville, *L'Économie solidaire. Perspectives internationales*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994.

⁴ *Le Soi, le couple et la famille* (Paris, Nathan, 1996).